



MERCÈ RODOREDA

*Le Jardin sur
la mer*



« C'est bien avec *Le Jardin sur la mer*, évocation nostalgique d'un lieu dont la beauté est déjà minée par le désenchantement à l'œuvre dans la société catalane, que la romancière impose le territoire de sa langue, la sensualité d'un regard qui fixe [...]. »
Philippe-Jean Catinchi, *Le Monde des Livres*

« Mercè Rodoreda disait avoir un lien particulier avec les fleurs. Et puisqu'elle était privée de fleurs comme de jardin, elle en a fait tout un livre. »
Claire Devarrieux, *Libération*

« Inédit, *Le jardin sur la mer* de la catalane Mercè Rodoreda révèle une pépite lumineuse, tendre et mélancolique, sertissant un drame. »
Dominique Aussenac, *Le Matricule des Anges*

« « Quelle merveilleuse idée d'avoir traduit ce texte d'une grande dame des lettres catalanes paru en 1967 ! Un roman mélancolique d'une rare poésie. »
Isabelle Bougeois, *Avantages*

« Contemplatif. »
Notre Temps

« Marivaux flirte ici avec Fitzgerald et Virginia Woolf. »
Sophie Creuz, *L'Écho* (Belgique)

« Une ambiance entre *La cerisaie* de Tchekhov et *Downtown Abbey* sous le soleil catalan. C'est lumineux et savoureux. »
Pascale Fauriaux, *La Montagne*

« Éblouissant comme un pétale de fleur rouge, débutant comme une ode à la nature domptée par l'Homme, *Le Jardin sur la mer* conduit le lecteur vers un drame comme s'il était cinématographiquement tourné au ralenti. »
Jean-Rémi Barland, *La Provence*

« C'est une éclatante galerie de portraits indociles ou discrets, excentriques ou effacés, que l'on traverse ici en compagnie de l'écrivaine catalane Mercè Rodoreda (1908-1983). Avec la traduction posthume de ce roman, l'on redécouvre une écriture faussement naïve, à la fois poétique et surréaliste. »
Thierry Boillot, *L'Alsace*

Luxe et désenchantement racontés sur un ton détaché, évanescent, terriblement sensuel. »
Anne Quémener, *Sud Ouest*

« *Le Jardin sur la mer* est tout en finesse et en nostalgie. Dévoilant, au fil des pages, son lot de bonheurs et de drames décrits par cette grande dame des lettres catalanes avec un subtil dosage. »
Alexandre Fillon, *Le Télégramme*

SUR LE WEB

« L'un des grands romans désenchanté de l'écrivaine catalane.

Philippe-Jean Catinchi, *Le Monde des livres*

https://www.lemonde.fr/livres/article/2025/03/04/le-jardin-sur-la-mer-de-merce-rodoreda-dernieres-images-d-un-eden-reve_6576170_3260.html

« Il y a pourtant une qualité dansante dans ce texte, qui tient à la pureté de l'écriture, à sa façon de voler de thème en thème, et à la situation instable de l'auteur, happé par une idylle naissante et songeant à tout plaquer. »

Olivier Mony, *La Tribune Dimanche*

<https://www.latribune.fr/la-tribune-dimanche/culture-et-tendances/livres/thomas-b-reverdy-merce-rodoreda-emmanuel-carrere-nos-critiques-litteraires-de-la-semaine-1020112.html>

« L'une des plus belles voix de la littérature catalane. »

Isabelle de Montvert-Chaussy, *Sud-Ouest*

<https://www.sudouest.fr/culture/litterature/critique-litteraire/on-a-lu-le-jardin-sur-la-mer-de-merce-rodoreda-l-une-des-plus-belles-voix-de-la-litterature-catalane-print-l-insouciance-n-a-qu-un-temps-24414815.php>

« Renversant de beauté. Tellement déstabilisant que l'on en tombe follement amoureux. Le climat catalan invite ici à l'abandon de soi. »

Coline Enlart, *TopNature*

<https://www.topnature.fr/coup-de-coeur/le-jardin-sur-la-mer>

« A l'instar des iris et des glaïeuls que ce jardinier arrose, le récit se déploie petit à petit jusqu'à se faner, nous laissant au cœur de la poésie singulière et inimitable de Mercè Rodoreda. » Mélanie Bonvard, *Cosmopolitan*

<https://www.cosmopolitan.fr/plus-de-50-ans-apres-sa-sortie-le-roman-de-cette-autrice-catalane-injustement-oubliee-en-france-est-enfin-disponible,2125105.asp>

« *Le Jardin sur la mer* est un roman éminemment atmosphérique et contemplatif qui captive par sa subtilité. On ne se rend pas compte immédiatement qu'on est happé par la lecture. Sans doute un effet de la prose élégante de l'autrice, à la fois délicate et tendue pour dire le sentiment de perte, les désirs inassouvis et la mélancolie du temps qui passe face à la frivolité des hommes ne privilégiant que les plaisirs éphémères au détriment de la beauté durable. »

Marie-Laure Kirzy, *Benzine*

<https://www.benzinemag.net/2025/02/07/un-jardin-sur-la-mer-un-roman-inedit-de-merce-rodoreda/>

« Dans une prose d'une délicatesse florale, d'une beauté évanescence, mortifère, Mercè Rodoreda capture ce monde un rien déliquescent, tchékhovien presque, d'où perce l'humilité de l'écoute, la patience de l'entretien, la fragilité de la préservation. »

Marc Verlynde, *La Viduité*

<https://viduite.wordpress.com/2025/01/10/le-jardin-sur-la-mer-merce-rodoreda/>

« Ce roman conjugue à merveille la délicatesse et la douceur des fleurs avec les ors et les ombres de la bonne société catalane de l'époque. »

Charlotte Lebecq, *Phusis*

<https://phusisrevue.com/index.php/2025/01/09/le-jardin-sur-la-mer/>

« Mercè Rodoreda a écrit ce texte comme un poème, chaque mot a son importance, puissant et élégant. Nous avons la chance aujourd'hui de pouvoir lire ce roman enfin traduit en français et de savourer cette belle écriture sensuelle. »

Silencieuse1, Babélio

<https://www.babelio.com/livres/Rodoreda-Le-jardin-sur-la-mer/1767557#critiques>

« Un roman lumineux et savoureux. »

Pascale Fauriaux, *L'Yonne Républicaine*

https://www.lyonne.fr/paris-75000/loisirs/nouveautes-en-librairie-les-6-livres-qu-il-faut-avoir-lus-absolument-et-pourquoi_14632113/

VERSION
femina

« Admirée par Gabriel Garcia Marquez, la romancière catalane, disparue en 1983, peuple son récit de personnages captivants qu'elle observe par le petit trou de la serrure. »

Anne Michelet et Héloïse Rocca, *Version Femina*

<https://www.femina.fr/article/quels-livres-lire-cette-semaine-notre-selection-pour-prendre-le-large>



ZÉBULINE
LE WEB

« Avec beaucoup de délicatesse, Mercè Rodoreda avance dans son récit comme on se promène dans les allées du jardin. »

Chris Bourgue, *Zébuline*

<https://journalzebuline.fr/lart-du-jardinier/>



Mot-à-Mots

« Un roman sur un homme qui regarde amoureuxment pousser ses fleurs. »

Mot à mots

<https://www.alexmotamots.fr/le-jardin-sur-la-mer-merce-rodoreda/>

Le Monde DES LIVRES

Jeudi 27 février 2025

Dernières images d'un éden rêvé

L'un des grands romans de l'écrivaine catalane Mercè Rodoreda, datant de 1967, paraît en français

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Mercè Rodoreda (1908-1983) entendait peindre le monde. En livrant un panorama somptueux avec villa et jardins ouverts sur la mer, mais où s'invitent des gens qui en ternissent l'éclat. Le jardin bleu de son grand-père constitue le premier choc esthétique de l'autrice catalane. A ses yeux, le jardinier est un être à part, seul à dialoguer avec la flore. Aussi, quand elle renoue avec la littérature en écrivant *Le Jardin sur la mer*, installée à Genève après avoir fui le franquisme et passé vingt ans à chercher où poser ses valises, il est son porte-parole – avant la guerre civile espagnole (1936-1939), elle avait publié des contes et cinq romans, dont seul *Aloma*

(non traduit) trouvait grâce à ses yeux.

Dans *Le Jardin sur la mer*, traduit pour la première fois en français, le narrateur est un vieux jardinier dont la mémoire s'est estompée. Témoin bienveillant, lui seul est capable de révéler ceux qu'on invisibilise. Entrepris à l'automne 1959, le roman n'est achevé que sept ans plus tard et publié en 1967. Dans l'intervalle, Mercè Rodoreda a livré un chef-d'œuvre, *La Place du Diamant* (1962; Gallimard, 1971). Pourtant, c'est bien avec *Le Jardin sur la mer*, évocation nostalgique d'un lieu dont la beauté est déjà minée par le désenchantement à l'œuvre dans la société catalane, que la romancière impose le territoire de sa langue, la sensualité d'un regard qui fixe, alors qu'elle est sur le point de s'effacer, l'image de l'éden rêvé, à proximité de Barcelone, au milieu des années 1950, seul espace de bonheur envisageable pour la femme de lettres.

Le monologue du narrateur ne s'attache pas à décrire sa pratique horticole, mais se concentre sur ce qui apparaît

comme un poste d'observation. Du jardin, on voit la propriété que M. Francesc et M^{me} Rosamaria viennent d'acquérir; on y croise leurs invités, et d'abord les artistes: Feliu Roca qui ne peint que la mer, dans ses nuances et ses humeurs, comme pour en percer l'âme, et Made-moiselle Eulàlia, à la vocation plus tardive, qui sur ses toiles fixe les humains au loin, célébrant les fleurs et le lieu avec méticulosité et sens du mystère (« Quand elle peignait le ciel on avait l'impression qu'il allait en sortir une voix... »).

Six actes, un par été

D'une grande liberté, la jeune femme semble être le double romanesque de Mercè Rodoreda, qui fut également plasticienne, adepte du dessin, de la peinture et du collage, autant de défis du travail sur papier que l'écriture retrouvée intègre et prolonge. La galerie des personnages, pittoresque, évite toute caricature, tandis que la structure du roman emprunte à l'art dramatique: six actes, un

par été, avant que le domaine ne change à nouveau de propriétaire. Et un astucieux coup de théâtre à l'acte IV. « *Le jour de l'Assomption de la Vierge Marie* », un vieux couple, Andreu et Paulina, échappé d'un monde ancien qui jure avec l'écrin idyllique où il s'aventure, s'enquiert auprès de la maîtresse des lieux de ce qu'a pu devenir leur fils Eugeni. Ce qui pourrait bien modifier l'éclairage jeté sur chacun des acteurs de cette villégiature de rêve.

Là se joue l'engagement social de Rodoreda. La splendeur affichée ne peut plus masquer ce qui est fané au jardin des délices. Le recueil de poèmes paru en 1980, *Voyages et fleurs* (Fédérop, 2013), confirme la noirceur d'un monde vu sans fard. Que reste-t-il des fragrances ? ■

LE JARDIN SUR LA MER
(*Jardi vora el mar*),
de Mercè Rodoreda,
traduit du catalan par Edmond Raillard,
Zulma, 256 p., 21,50 €, numérique 13 €.



Edition : Du 11 au 12 janvier 2025

P.34-35

Famille du média : PQN (Quotidiens nationaux)

Périodicité : Quotidienne

Audience : 1029000



Journaliste : Claire Devarrieux

Nombre de mots : 965

LIVRES/ POCHES

Mercè Rodoreda, heures d'été Un roman inédit de la Catalane

Par **CLAIRE DEVARRIEUX**

Les éditions Zulma ont l'heureuse idée de commencer l'année avec un roman inédit en français de Mercè Rodoreda (1908-1983). *Le Jardin sur la mer*, comme *la Place du diamant*, son chef-d'œuvre, comme *Rue des Camélias* (que Zulma va republier), a été écrit dans les années 60 à Genève, où la Catalane est arrivée en 1954 avec son compagnon, l'homme de lettres Joan Prat, dont le poste à l'Unesco fournit des revenus confortables. Genève succède à Paris, où ils sont rentrés après avoir passé la guerre à Limoges puis Bordeaux. «*Je sortais d'un de ces voyages au bout de la nuit, pendant lesquels l'acte d'écrire apparaît comme une occupation épouvantablement frivole*», explique-t-elle à l'écrivain Baltasar Porcel dans un entretien de 1966 cité par le traducteur Bernard Lesfargues dans sa préface à *la Place du diamant* (Gallimard). Elle écrit quelques contes, n'est pas en forme au début des années 50. «*Je n'aurais pas pu écrire de roman, m'eût-on roué de coups. Je pouvais couder - j'en vivais -, faire tout le travail de la maison, n'importe quoi sauf écrire*». En Suisse, Mercè Rodoreda commence par peindre. Puis Joan Prat est amené à travailler à Vienne, où il s'installe en 1960 et où il meurt dix ans plus tard. Il faut bien s'occuper. Rodoreda décide de devenir la grande romancière qu'adolescente elle rêvait d'être.

Une nouvelle, «*Paralysie*», dans le recueil *Comme de la soie* (Actes Sud) enchevêtre les souvenirs de Barcelone, Paris et le temps présent au bord du lac Léman. «*Il m'en a coûté*

d'aimer Genève. Je m'ennuyais à mourir sans le Louvre, les musées, les vieilles rues, les grandes avenues.» La narratrice est une écrivaine qui saute du coq à l'âne. «*Nous cessons tous de vivre à douze ans. Voilà pourquoi j'ai toujours la passion des fleurs*.» La première de ces deux phrases revient dans la bouche du jeune homme mélancolique par qui le drame arrive dans *le Jardin sur la mer*. La seconde est la raison pour laquelle ce roman a un jardinier pour personnage principal. Mercè Rodoreda disait avoir un lien particulier avec les fleurs. Et puisqu'elle était privée de fleurs comme de jardin, elle en a fait tout un livre.

Lionceau. *Le Jardin sur la mer* (1967) est un monologue comme l'est *la Place du diamant* (1962), mais le jardinier a un statut social à part, il n'est pas un prolétaire qui se débat. Il a presque 60 ans, il est veuf. Il raconte les six étés où les propriétaires de la maison dont il entretient idéalement le terrain sont venus avec leurs amis. «*Et les propriétaires de cette maison, je les aimais*.» Ils vivent à Barcelone, ils sont jeunes et riches. Parfois, ils font un saut en France pour voir une pièce de théâtre. Parmi les invités, une demoiselle s'avère mariée. Le mari surgit un été avec un lionceau : deux amis que le jardinier ne reverra jamais. L'été suivant est gâché par les frasques d'une guenon qu'il n'apprécie guère. Il n'aime pas les bêtises.

Son domaine est à l'extérieur, il éclaire les seringas, arrache les mimosas épineux, déplace à contrecœur la corbeille de lis du Pérou et de pensées de Hollande. Une nuit de fête, on piétine ses lupins et ses coronilles. Ce qui se passe

à l'intérieur lui est raconté par la cuisinière, une dame du village qui entretient son linge. Il a aussi des renseignements de première main, car on se confie volontiers à lui, on lui rend visite dans sa maisonnette. Enfin, il est un bon observateur.

Le quatrième été, Mercè Rodoreda arme le mécanisme qui fait basculer le roman. Un vieux couple pitoyable se présente. Ils attendent longtemps. La dame tricote. *«Elle avait la peau très finement ridée et ses joues et son cou avaient l'air en tissu.»* Ils voudraient savoir si la maîtresse de maison a eu des nouvelles de leur fils, parti depuis presque quatre ans. En vérité, l'ambiance est menacée dès le début, car un homme encore plus riche que les propriétaires fait construire une villa à côté de la leur. Ses chevaux sont plus fringants, ses feux d'artifice plus grandioses. Il est arrivé à la fin du premier été, quand tout le monde était parti, et a dit qu'il cherchait *«une propriété avec un jardin sur la mer»*. Sa fille et son gendre vont profiter de la piscine et de la plage. Le gendre apprécie surtout le jardin des voisins.

Dispense. En 1972, trois ans avant la mort de Franco, Mercè Rodoreda a commencé à revenir en Catalogne, d'où elle était partie en 1939 après la défaite des Républicains, laissant son fils derrière elle. En 1979, elle fit construire une maison, et commença par le jardin. Elle est morte d'un cancer. A 20 ans, en 1928, elle épousait le frère de sa mère, de quatorze ans son aîné. Il avait fallu une dispense papale. A 30 ans, séparée de son mari, elle publiait avec succès le roman *Aloma*, le destin d'une jeune fille amoureuse d'un membre de la famille revenu d'Amérique après une longue absence. C'était un peu son histoire, mais pas son premier livre. Mercè Rodoreda a eu très vite un nom dans la littérature catalane. La guerre civile, puis la Seconde Guerre mondiale, l'exil ont fait d'elle une autre écrivaine. *Aloma* (Jacqueline Chambon, 1989), remanié à Genève en 1969, est le seul texte de jeunesse qu'elle n'a pas renié. ◆

MERCÈ RODOREDÀ LE JARDIN SUR LA MER
Traduit du catalan par Edmond Raillard.
Zulma, 250 pp., 21,50 € (ebook: 12,99 €).



Mercè
Rodoreda.
*Le Jardin sur
la mer* a été
écrit dans les
années 60
à Genève, où
la Catalane
est arrivée
en 1954.

PHOTO
FUNDACIÓ
MERCÈ
RODOREDA

LE MATRICULE DES
ANGES

Edition : Mars 2025 P.43

Famille du média : Médias spécialisés

grand public

Périodicité : Mensuelle

Audience : 29960



Modeste, l'eau des fleurs...

INÉDIT, *LE JARDIN SUR LA MER* DE LA CATALANE MERCÈ RODOREDÀ (1908-1983) RÉVÈLE UNE PÉPITE LUMINEUSE, TENDRE ET MÉLANCOLIQUE, SERTISSANT UN DRAME.

Sur les photos, ses cheveux attirent le regard. Ils sont coton, soies. Certainement teints. Et puis ses yeux sombres et perçants. Quant à ses textes, une vingtaine de romans, de recueils de nouvelles, de contes et six pièces de théâtre, ils lui ressemblent, intimes, fleuris, graves, tout pleins de vie(s). Ils sécrètent une mélancolie douce-amère comme un parfum délicieusement désuet, très prégnant.

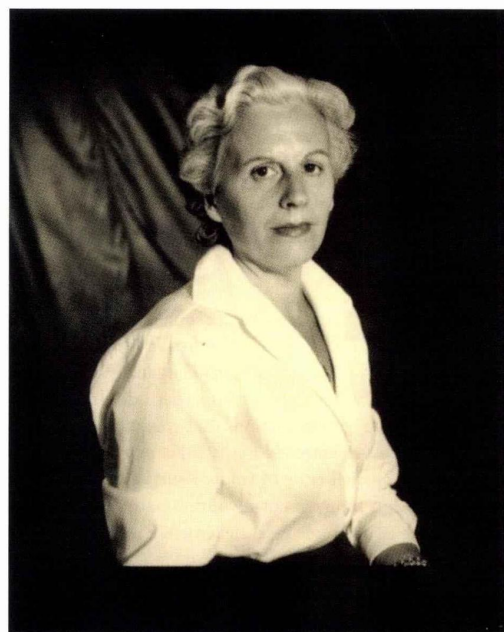
Celle que l'on présente comme la grande dame des Lettres catalanes, d'une manière un peu pompeuse – tant ses romans surlignent l'humilité, les gens de peu, la vie des choses – ou trop réductrice, vu son universel talent, est née à Barcelone en 1908. Pour cette couturière de formation, écrire en catalan fut une manière d'honorer une culture, un pays, une ville qu'elle dut quitter du fait de son engagement républicain. Elle vécut un double exil, une double guerre, après celle civile, la seconde mit l'Europe à feu et à sang. Elle résida à Paris, puis Genève où elle écrivit ses plus beaux textes. *La Place du Diamant*, ouvrage le plus lu, le plus traduit, publié en 1962, porte un regard féministe sur la vie quotidienne d'une femme simple, naïve dans la Barcelone troublée par la guerre et la dictature.

L'unique personnage principal, héros masculin de ses romans, est l'horticulteur du *Jardin sur la mer*. Cet homme du peuple a connu la douleur avec le décès prématuré de son épouse. Il s'occupe du parc d'une maison de maître, villégiature du bord de mer près de la capitale catalane. Il y vit à l'année dans une maisonnette au milieu des plantes, des fleurs. Il a connu des générations de propriétaires, aussi un drame. À la fin de sa vie, il se raconte. Cet homme simple, discret, d'une grande sensibilité et intelligence de cœur, ému par les fleurs et les âmes qui volettent, s'avère liant intercommunautaire, confidant des douleurs, des joies des plus oisifs et fortunés, ainsi que des autres domestiques. Une sorte d'Hermès psychopompe, intermé-

diaire entre la nature et les humains, les vivants et les morts.

Voici qu'un nouveau voisin fait construire, en vis-à-vis, une villa encore plus somptueuse, avec écurie, étalons, pour sa fille qui vient de se marier. Ce n'est pourtant ni une coïncidence, ni un hasard si le nouvel époux vécut un grand amour de jeunesse avec la femme mariée de la maison d'en face. S'ensuivent fêtes mondaines et rapprochements qui engendreront un drame. « *Nous sommes entrés regarder les croix. Il a voulu les voir toutes et moi je suis sorti et je me suis assis sur le banc, parce que je n'aime pas trop les cimetières. Quand il est sorti, il m'a dit que c'était un cimetière avec une très belle vue. Avec la mer devant. Et plein de lézards, de fourmis.* »

Mercè Rodoreda écrit comme on brode, comme on change l'eau des fleurs, avec de petits gestes retenus, attentionnés, dans le silence, les ombres et la lumière. Elle écrit aussi à la manière d'un peintre, d'un aquarelliste qui privilégie les non-dits, les silences, suscite les visions. En fait, organise un rêve, met en scène, fait tourner les fantômes du souvenir de ces années 1920 futiles pour certains, leur puissance, leur jouissance, mais aussi leurs chagrins et ceci avant le grand chaos du coup d'État franquiste. On est ici à la fois chez Scott Fitzgerald et chez Joyce, ses *Gens de Dublin*. Mais avant tout en Catalogne, ses parfums, ses vents, ses crépuscules, sa mer. « *Quand il n'obtenait pas les couleurs qu'il voulait : celles qu'il mélangeait je veux dire. Et il me disait : "Il est plus difficile de peindre cette bête bleue que de s'occuper des fleurs." Et je lui répondais : "Oui, vous avez raison. Les fleurs poussent toutes seules. C'est peut-être pour ça qu'on a aussi peu de mérite à être jardinier..." Je lui disais ça pour lui faire plaisir et alors il m'expliquait que*



© Fondation Mercè Rodoreda

lorsqu'il aurait peint la mer sous tous les aspects que peut prendre la mer il me peindrait, moi, assis au soleil. »

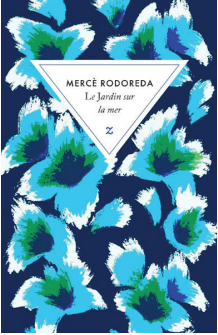
Le jardinier voit les années, les saisons, les passions défilier comme les strates de terreau, d'engrais qu'il rajoute à ses cultures. Palimpsestes, elles s'accumulent les unes sur les autres, recouvrant un Éden qui peu à peu disparaît comme le souvenir du pays pour Rodoreda en exil en Suisse. Pourtant, il ne se noie pas. Il est dans la vie. Il est noyau de vie, rocher auquel ceux qui n'ont pas le temps, qui n'ont plus le temps s'accrochent. Tel le nouveau marié qui trouve en lui, une sorte d'asile, une présence. Mais cela ne suffira pas. La Catalane dont on prétend que la vie est un roman, ne juge pas, donne simplement à entrevoir, à ressentir le parfum des choses, des êtres et des fleurs. On a grande envie d'être son jardinier.

Dominique Aussenac

Le Jardin sur la mer, de Mercè Rodoreda
Traduit du catalan par Edmond Raillard,
Zulma, 256 pages, 21,50 €

Le choix de Sophie

Sophie Creuz Critique littéraire



ROMAN
«Le jardin sur la mer» de Mercè Rodoreda, traduit par Edmond Raillard. Zulma. 250 p. ; 21,50 euros.

À lire au jardin

Mercè Rodoreda saisi la condition humaine dans son efflorescence, avant qu'elle ne se fane.

Quelle merveille! Ce roman intemporel a mis près de soixante ans à nous parvenir, à l'image de l'œuvre encore trop méconnue d'une très grande écrivaine catalane.

Mercè Rodoreda (1908-1983) n'aura vécu que pour la littérature, saluée par ses pairs, traduite dans une infinité de langues malgré un long exil commencé en 1939 au moment de la guerre d'Espagne, en dépit de sa langue d'écriture minoritaire, le catalan, et de sa condition de femme, qui ont longtemps joué contre elle.

Un parfum de tubéreuses plane sur ce récit, planté dans le domaine d'une riche propriété de la Costa Brava, bien avant le tourisme de masse. Six étés des années 20 nous sont rapportés par le vieux jardinier, racheté avec la maison par un jeune couple d'oisifs, qui y promène sa gaité, avant la lassitude et l'ennui. «Pas besoin d'aller voir des films à l'Excelsior, les étés où ils venaient avec leurs amis», le spectacle se déroulait dans le parc, fêtes somptueuses, bals masqués, feux d'artifices, jolies femmes alanguies, robes à paillettes et cuites monumentales. Une ruine pour le jardin, que le narrateur devait ensuite remettre en état, et pour la cuisinière qui s'était échinée, en vain, à concocter des plats et des sauces, à peine picorés par les convives.

Poétesse, amoureuse des fleurs, Mercè Rodoreda trace d'une main sûre, tout en ironie et distance, l'entrelacs du destin dans un endroit clos. En symétrie, les domestiques, saisonniers, ou venus de Barcelone avec leurs patrons, par lesquels nous apprenons des bribes d'intrigues, entendues par la fenêtre de la cuisine, et de l'autre côté, les semi-confidences des propriétaires venant régulièrement bavarder avec le jardinier, très apprécié pour sa simplicité. Un homme qui vit de peu et s'en contente, heureux en ce jardin, été comme hiver.

L'envers du paradis

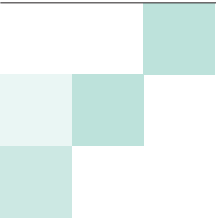
C'est de sa voix posée et incrédule – comment des gens qui ont tout, jeunesse, beauté, opulence s'échinent-ils à se détruire? – que nous parvient cette subtile chronique sociale qui se déploie en corolles. Marivaux flirte ici avec Fitzgerald et Virginia Woolf: une coquette servante manœuvre, un fiancé éconduit revient des Amériques, un voisin nouveau riche fait de l'ombre aux nantis de bonnes familles, et un ver ronge inexorablement les racines de cet Éden en bord de mer.

Mercè Rodoreda à l'ironie fine et compatissante pour mener entre les allées de tilleuls, le récit inattendu de passions couvant sous la cendre, de duperies, de chagrins tus, d'amours défuntés glanés par un confident discret, en espadrilles, surprenant involontairement ces solitudes vaines.

Il se serait bien contenté, lui, de veiller paisiblement sur le souvenir de son épouse tant aimée, sur ses graines et ses plates-bandes de trompettes des anges, des pulmonaires et autres véroniques, bien tranquilles, en s'épargnant l'affreux gâchis de l'envers du paradis. Mais cela nous aurait privé d'un roman irrésistible.

Gaming

On joue aussi à L'Echo!



La toute nouvelle licence du studio Rebellion nous plonge dans une Angleterre post-catastrophe nucléaire. Si l'intensité des combats laisse à désirer, elle surprend par la qualité de sa narration et l'écriture de ses personnages «so british».

«Atomfall», keep calm and enjoy



La conception des niveaux suit la logique de l'enquête: si on gratte sa surface, le monde d'«Atomfall» se révèle bien plus complexe et mystérieux qu'il ne le laissait supposer. © DOC

THOMAS CASAVECCHIA

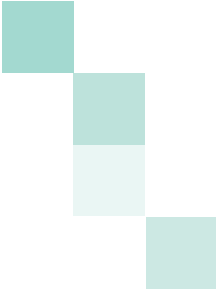
En 1957, la Grande-Bretagne a connu son pire accident nucléaire. La centrale de Windscale, dans le comté de Cumbria, a subi un incendie qui a réduit en cendre plus de onze tonnes de combustible nucléaire rejetant un nuage radioactif dans l'air sans que la population locale n'en soit avertie. «Atomfall» s'inspire – très librement – de cet évènement.

Le jeu débute cinq ans après l'accident. Les autorités ont décidé de murer la région et de créer une zone d'exclusion. Pour assurer la sécurité des villageois, l'armée a été dépêchée sur place. Elle fait régner l'ordre d'une poigne de fer sans s'encombrer du moindre gant de velours. Elle empêche également les locaux de fouiller dans les nombreux complexes scientifiques établis dans la région.

C'est dans ce cadre tout sauf idyllique que se réveille le protagoniste du jeu. Il ne sait pas qui il est, ni où il se trouve, ni d'où il vient. Après une courte introduction, il quitte le bunker d'où il a émergé et découvre un paysage à couper le souffle. Verdoyante, vallonnée et rocheuse, la campagne anglaise n'a jamais autant brillé dans un jeu. Même la météo y est audacieusement ensoleillée.

Enquête et narration très réussies

Au loin, une colonne de vents tumultueux et de lumière bleutée s'élève d'une centrale nucléaire. Poussé par la curiosité. On y fonce. En chemin, on croise des bandits armés de battes de cricket et de fusils à un coup dévorés par la rouille. Ils



L'approche que le jeu a de sa narration en fait un des modèles du genre. On a rarement eu autant l'impression de mener l'enquête.



sont coiffés de chapeaux à plumes et ont peint leur visage. Mieux vaut les éviter.

Le village de Wyndham, bien plus accueillant, se trouve quelques centaines de mètres en contrebas. Ce vestige de civilisation, passablement décrépi, est retranché et solidement défendu. On y découvrira les premiers visages «amicaux».

Les personnages que l'on sera amené à croiser sont hauts en couleur. C'est une des grandes réussites d'«Atomfall». Car s'il ne s'agit évidemment pas d'une référence revendiquée, on retrouve pas mal de ce qui fait le sel des romans policiers «cosy mystery» dans le jeu. Cela vient sans doute de son cadre «so british», tout en villages pittoresques et en cottages perdus au bord de l'eau, mais il plonge dans l'ambiance sucrée-salée très caractéristique du genre.

Derrière leur bonhomie et leur politesse pincée quasi agressive, les personnages cachent, en effet, souvent de lourds secrets. Le vicaire n'est peut-être pas aussi net qu'il aimerait le faire croire et la nervosité de la boulangère face aux militaires apparaît suspecte. On a parfois le sentiment de déambuler au beau milieu d'une enquête de l'inspecteur Barnaby» et, si l'on veut trouver le fin mot de ces cachotteries, il va falloir espionner, farfouiller et questionner. Et évidemment, choisir son camp, quitte à trahir, car les inimitiés et complots ne manquent pas dans la région. Un régal.

La réussite d'«Atomfall» vient également de la richesse de sa narration. Les quêtes et les missions se dévoilent, via le menu, comme des investigations après que l'on tombe sur un élément important. Ainsi, découvrir une note appelant à un assassinat, dans une cave, lancera

une enquête. Et c'est en poursuivant l'exploration, en interrogeant les locaux et en découvrant des objets plus ou moins bien cachés que l'on découvrira ce qui se trame dans le monde. Ce qui frappe le plus, c'est l'étonnante liberté offerte par le jeu. Plutôt que de dévoiler directement un objectif à accomplir, «Atomfall» dissémine aux quatre vents les indices qui finiront forcément par mettre sur le chemin. Peu importe par quel bout on attaque la pelote de laine, on finira par démêler le nœud central. L'approche que le jeu a de sa narration en fait un des modèles du genre. On a rarement eu autant l'impression de mener l'enquête, alors que l'on arpente un vaste monde en décrépitude dans lequel chacun cherche à cacher ses secrets et préserver les apparences.

La conception des niveaux suit cette même logique de sac de nœuds. Si on gratte sa surface, le monde d'«Atomfall» se révèle bien plus complexe et mystérieux qu'il ne le laissait supposer.

Combats décevants

Hélas, on ne peut pas se montrer aussi dihyrambique sur l'autre composante principale du jeu: ses combats. Dans son mode de difficulté standard, les affrontements se révèlent vite pénibles. La faute incombe surtout au comportement des ennemis, tantôt féroce-ment observateurs, tantôt bêtes comme des briques, ces derniers sont capables de détecter un de leurs camarades éliminés silencieusement à plus de 300 mètres. Ils sont aussi assez bêtes pour courir à la queue leu leu vers la porte d'une cabane dans laquelle on attend de les titrer comme des lapins. Mais la plupart du temps, ils se contentent de se regrouper en demi-douzaines pour tirer dans le tas conduisant au «game over» fatal.

Les paramètres de difficulté, très granulaires, permettront, heureusement, de baisser la difficulté et de rattrapper plus simplement à ces échauffourées. Malgré cette ombre au tableau, «Atomfall» demeure une expérience solide, très réussie et vraiment recommandable.

JEU VIDÉO

«Atomfall», développé et édité par Rebellion, disponible sur consoles PlayStation et Xbox et PC, 60 euros.

Toute l'actualité du gaming et l'analyse de la plus puissante des industries culturelles



Quels livres lire cette semaine ? Notre sélection pour prendre le large !

Anne Michelet; Héroïse Rocca

« **Le Jardin sur la mer** » de Mercè Rodoreda (Zulma)



Traduit pour la première fois en France, ce livre délicat, écrit dans les années 60, nous plonge dans l'esprit d'un vieux jardinier à la mémoire fragile. Nostalgique, il tente de rassembler ses souvenirs des propriétaires, des amis et du personnel de la maison où il vécut. Il y avait notamment Feliu, un artiste qui peignait la mer, Quima, la cuisinière avide de ragots, ou encore la belle mademoiselle Eulalia, qui patinait sur l'océan. Admirée par Gabriel Garcia Marquez, la romancière catalane, disparue en 1983, peuple son récit de personnages captivants qu'elle observe par le petit trou de serrure.

NOTRE
TEMPS

Edition : Aout 2025 P.92

Famille du média : Médias spécialisés

grand public

Périodicité : Mensuelle

Audience : 2190000

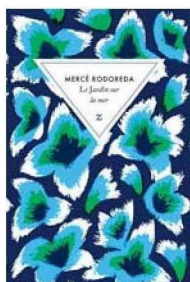
Sujet du média : Lifestyle



Journaliste : -

Nombre de mots : 59

AU FIL DES PAGES



Contemplatif Le Jardin sur la mer Mercè Rodoreda

Un jardinier raconte la vie du couple qui l'emploie. Par petites touches, se dessine une histoire d'amour tragique qui se heurte au calme d'un parc magnifique. Décédée en 1983, Mercè Rodoreda

est considérée comme la plus grande femme de lettres catalane.

Éd. *Zulma*, 256 p., 21,50 €.

COSMOPOLITAN

Plus de 50 ans après sa sortie, le roman de cette autrice catalane injustement oubliée en France est enfin disponible
Par Mélanie Bonvard

Il n'est jamais trop tard pour découvrir les œuvres des autrices qui ont marqué leur siècle. Si le nom de Mercè Rodoreda ne vous dit rien, c'est normal. Cette autrice catalane du XXe siècle semble avoir été injustement oubliée en France.

Pour autant, Mercè Rodoreda mérite toute l'attention des lectrices et lecteurs. Les éditions Zulma tendent à donner la visibilité tant méritée à cette autrice catalane en commençant par rendre disponible en français, pour la première fois, *Le Jardin sur la mer*.

***Le jardin sur la mer*, de Mercè Rodoreda, ça parle de quoi ?**

C'est en 1967 que *Le Jardin sur la mer* est sorti dans un premier temps. S'il n'avait jamais été traduit en français avant cette édition de Zulma, ce roman de **Mercè Rodoreda** fait partie des plus emblématiques de ses œuvres. On y retrouve toute la poésie de l'autrice catalane et son désir profond de mettre en lumière les personnes invisibilisées de la société.

Avec *Le Jardin sur la mer*, on suit un vieux jardinier plongeant dans ses souvenirs les plus profonds et mélancoliques. A travers ses yeux, on y découvre ce qu'il voyait dans la villa où il arrosait les multitudes de plantes. De cet immense jardin, il a vu d'un œil pour le moins discret, les joies et les peines des personnes qui ont occupé ces lieux somptueux.

Témoin de vies et de quotidiens ultra privilégiés, il aura tout observé : les déceptions et les doutes, mais aussi une demeure à l'image de la société catalane de l'époque. A l'instar des iris et des glaïeuls que ce jardinier arrose, le récit se déploie petit à petit jusqu'à se faner, nous laissant au cœur de la poésie singulière et inimitable de Mercè Rodoreda.

Mercè Rodoreda, autrice catalane emblématique du XXe siècle adoubée par Gabriel García Márquez

Ce qu'on regrette, c'est d'avoir attendu 58 ans pour pouvoir découvrir cette œuvre de Mercè Rodoreda qui, pour la toute première fois, est traduite en français par Edmond Raillard. Pourtant, cette autrice avait un lien particulier avec la France puisqu'elle a décidé de s'y installer en 1939, suite à la guerre civile espagnole. De Paris, à Bordeaux ou encore Limoges, Mercè Rodoreda est de ces romancières qui ont vécu 1001 vies.

De son temps, elle était aussi acclamée par le milieu littéraire. L'écrivain à succès Gabriel García Márquez lui-même est de ceux qui admiraient profondément sa plume :

"la sensualité avec laquelle l'autrice fait apparaître les choses dans ses romans, (...) éclairées par la lumière nouvelle de ses mots, m'a ébloui", avait-il déclaré.

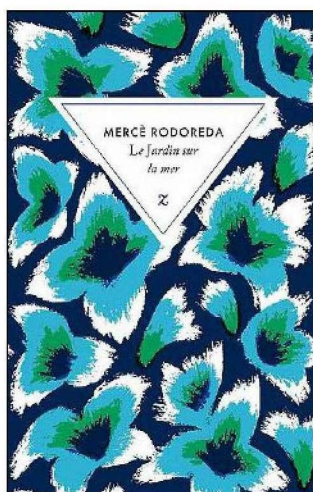
Et si Mercè Rodoreda a tant marqué son lectorat, son époque, ses confrères et ses consœurs, c'est bel et bien pour l'intimité profonde qu'elle écrivait sur le papier, en témoigne cette première édition en français du *Jardin sur la mer*, aux éditions Zulma. En tout cas, nul doute que cet ouvrage, disponible depuis le 9 janvier 2025, est une parfaite entrée en matière dans la prose de Mercè Rodoreda. A lire sans hésitation !





ON A AIMÉ...

Le choix des journalistes du groupe Centre France



Pascale Fauriaux

MERCÈ RODOREDÀ. *Le jardin sur la mer*. Le titre est le cadre de ce roman, l'endroit où évoluent les personnages, les propriétaires Madame et Monsieur, et leurs invités qui séjournent chaque été dans la propriété. Leurs faits et gestes, mais surtout leurs états d'âme, sont scrutés par le narrateur, le jardinier du domaine, qui nous guide lentement dans les méandres du drame en train de se nouer, au milieu des superbes massifs et des fleurs splendides. Une ambiance entre *La cerisaie* de Tchekhov et *Downton Abbey* sous le soleil catalan. C'est lumineux et savoureux (*Zulma*, 256 pages, 21,50 €).

Inédit jusqu'ici en France, « Le Jardin sur la mer » est tout en finesse et en nostalgie

Par Alexandre Fillon

Le 02 juillet 2025 à 06h00



« Le Jardin sur la mer » a été écrit dans les années 60, à Genève, où l'écrivaine catalane est arrivée en 1954. (Foto Fundacio Mercè Rodoreda)

Note : 4/5

Le narrateur de Mercè Rodoreda dit aimer les gens. Le vieil homme que l'on écoute est veuf depuis vingt ans et le décès de sa femme Cecilia, aux cheveux « blonds comme le soleil et longs comme une cascade », qui portait des vêtements lilas. Jardinier de son état, celui qui dit être né « à midi avec une croix au palais » a veillé aux arbres, aux fleurs et à la terre de la maison de Madame Rosamaria et Monsieur Francesco. Aux magnolias, à l'eucalyptus et aux plates-bandes de trompettes d'anges et de pulmonaires qu'il lui arrive de remplacer par des véroniques. Les propriétaires du lieu habitent à Barcelone et prennent ici, leurs quartiers d'été. Le jardinier n'est pas le seul à leur service, il y a aussi une cuisinière et une femme de chambre. Le couple aime à recevoir ses amis - tels Feliu Roca qui peint la mer avec ses variations de couleurs ou mesdemoiselles Eulalia et Maregda – et à organiser des fêtes... Inédit jusqu'ici en France, « Le Jardin sur la mer » est tout en finesse et en nostalgie. Dévoilant, au fil des pages, son lot de bonheurs et de drames décrits par cette grande dame des lettres catalanes avec un subtil dosage.

Nouveautés en librairie : les 6 livres qu'il faut avoir lus absolument et pourquoi

Les journalistes de la rédaction ont sélectionné pour vous quelques-uns des meilleurs livres du moment, trouvés pour la plupart au rayon nouveautés des librairies. Découvrez vite ces livres coups de cœur ! Vous ne serez pas déçus.

Voici six nouveaux livres coups de cœur des journalistes de la rédaction et pourquoi ceux-ci ont retenu leur attention :

Un roman lumineux et savoureux

Le jardin sur la mer de Mercè Rodoreda. Le titre est le cadre de ce roman, l'endroit où évoluent les personnages, les propriétaires Madame et Monsieur, et leurs invités qui séjournent chaque été dans la propriété.



Leurs faits et gestes, mais surtout leurs états d'âme, sont scrutés par le narrateur, le jardinier du domaine, qui nous guide lentement dans les méandres du drame en train de se nouer, au milieu des superbes massifs et des fleurs splendides. Une ambiance entre *La cerisaie* de Tchekhov et *Downtown Abbey* sous le soleil catalan. C'est lumineux et savoureux. (Zulma, 256 pages, 21,50 €)

Pascale Fauriaux

Le feuilletton littéraire

Par
Jérôme Garcin



La folle liberté de Jean Echenoz

Dès les deux premières phrases de son nouveau et délectable roman, on sait qu'on est bien chez Jean Echenoz, le seul écrivain français qui sache réconcilier Samuel Beckett et Blake Edwards : *"Bristol vient de sortir de son immeuble quand le corps d'un homme nu, tombé de haut, s'écrase à huit mètres de lui. Bristol n'y prête pas attention et se dirige vivement vers la Seine."* C'est là la fois tragique et drolatique. La suite, au pas de charge, est à l'avant. Robert Bristol, que même la chute d'un corps à ses pieds laisse donc indifférent, est cinéaste. Un cinéaste sans envergure ni talent ayant touché à tous les genres, fantastique, espionnage, guerre... Il s'apprête à tourner en Afrique noire l'adaptation de *Nos cœurs au purgatoire*, un roman rose bonbon de Marjorie des Marais, autrice de trois cents best-sellers, dont raffolent les magazines people. L'histoire ? Au Botswana, pour fuir son mari violent, alcoolique et infidèle, une jeune femme disparaît dans la brousse avec un bellâtre, qui tue le mari parti à leurs trousses et découvre alors une mine d'or, dont l'exploitation assurera, à leur retour en France, la fortune de la veuve et de son amant. Le tournage à Bobonong, avec un éléphant fou, est une catastrophe. Et, à sa sortie, le film fait un bide. Pour ajouter à sa déveine et son insuccès, voici que Robert Bristol est suspecté, par un flic insignifiant, d'avoir un rapport avec l'homme qui s'est suicidé au tout début du roman. Prenant le parti de



PHOTO MATHIEU ZAZZO

changer d'air, le réalisateur raté quitte alors Paris à bord d'une Citroën Aircross de couleur marron glacé. Chez cet écrivain, tous les détails comptent. On a compris que ce roman résiste au résumé, tellement Jean Echenoz, en riant sous cape, multiplie, entre Paris, Nevers et Bobirwa, les fausses pistes, les trompe-l'œil, les parenthèses, les digressions et les personnages. Ici, on rencontre notamment des comédiennes sur le retour, un chef rebelle africain incollable sur le cinéma allemand, des crocodiles, des drosophiles, et surtout l'auteur lui-même, qui pète la forme. Après *Envoyée spéciale* (2016), où un officier des services secrets français envoyait une jeune femme en Corée du Nord pour déstabiliser le régime de Kim Jong-il, et *Vie de Gérard Fulmar* (2020), où le fragment d'un satellite soviétique s'écrasait à Paris sur le quartier d'Auteuil et où, près de l'île de Sulawesi, un requin dévorait la fille de la secrétaire nationale de la FPI (Fédération populaire indépendante), Jean Echenoz poursuit, avec brio, dans la veine du polar marabout, bout d'ficelle, selle de cheval... Il récite comme personne la sinistrose ambiante. À 76 ans, l'auteur de *Cherokee* (prix Médicis 1983) et de *Je m'en vais* (prix Goncourt 1990) est au sommet de son art et d'une liberté folle. On l'admire. On l'envie.

J.G.

"Bristol", de Jean Echenoz, Editions de Minuit, 208 pages, 19 euros

LA SÉLECTION

"Le jardin sur la mer" de Mercé Rodoreda, amitiés et amours dans un jardin catalan

Grande dame des lettres catalanes née à Barcelone, Mercé Rodoreda (1908-1983) a connu l'exil. Ses idées républicaines l'ont conduite à Paris, puis à Genève de 1939 à 1975. Malgré l'éloignement de sa terre, elle s'est imposée avec deux livres phares écrits directement en catalan : *La place du diamant*, chef-d'œuvre adapté à l'écran en 1982 par Francesc Betriu (avec au générique la chanson de Ramon Muntaner), et en 1966 *Rue des Camélias* pour lequel elle a reçu le Prix Sant Jordi du roman, la plus haute distinction littéraire catalane. Les gestes quotidiens dans un univers souvent peuplé de simples gens où sont mis en avant le poids de la religion, l'importance donnée aux objets (un verre d'eau posé sur une table de nuit à côté d'un missel, ce qui a sans doute inspiré à Joan Manuel Serrat le décor de sa sublime chanson *La Tietà*), on les retrouve dans *Le jardin sur la mer*, publié en exil courant 1967 et remarquablement traduit pour la première fois en français par Edmond Reillard pour les éditions Zulma. *"La sensualité avec laquelle l'autrice fait apparaître les choses dans ses romans (...) éclairées par la lumière nouvelle de ses mots, n'a d'éblouie"*, écrivait un Gabriel Garcia Marquez fou d'amour pour ses textes. Éblouissant comme un pétale de fleur rouge, débutant comme une ode à la nature domptée par l'homme, *Le jardin sur la mer* conduit le lecteur vers un drame comme s'il était cinématographiquement tourné au ralenti. *"Moi*



Grande dame de la Catalogne, Mercé Rodoreda a connu l'exil. / P.H. F. M.R.

j'ai toujours aimé connaître tout ce qui arrive aux gens, bien que je ne sois pas bachelier... C'est parce que j'aime les gens. Et les propriétaires de cette maison, je les aimais. Mais cela fait si longtemps, de tout ça, qu'il y a bien des choses dont je ne me souviens plus. Je suis trop vieux et parfois je m'embrouille malgré moi..." Le récit fait d'un savoureux mélange de détachement et d'émotion.

Six étés dans l'Espagne

Jardinier d'une vaste propriété, témoin impartial et discret sous la coupe tutélaire et bienveillante de monsieur Francès et madame Rosaria, il nous présente un à un tous ceux qui peuplent les lieux durant six étés et un mauvais hiver. Le premier d'entre eux est un certain Feliu Roca qui peignait la mer et qui fit des expositions à Paris, il gagna beaucoup d'argent grâce à l'étenue bleue nimbant ses œuvres. Il y a ensuite les deux amies Eulàlia et Maragda (une modiste qui fut la patronne de madame Rosamaria), Eugèni, sorte d'oiseau désespéré, Quima, la cuisinière, Miranda, une femme de chambre venue du Brésil portant une robe noire - à la peau plutôt couleur réglisse -, un être complexe que Quima n'aime pas parce que dit-elle, il faut se méfier des gens qui sont debout quand c'est l'heure de dormir.

"Il y a des hommes qui aiment les personnes qui viennent de loin et ça fait penser à des arbres et à des plumes multicolores", nous pré-

cise-t-on. Ce qui semble parfaitement correspondre par empathie à la personnalité d'un certain monsieur Bellom, nouveau voisin portant "costume de fil blanc, avec un ceinturon à la boutonnière, à la villa si blanche avec des volets peints en noir et en rouge", qui ayant fait fortune en Amérique fera surgir la menace d'un passé enfoui. Maribel, s'étant cassé la jambe en patinant sur la neige, Humbert, un ami de Feliu faisant des films, témoignent aussi du sens du portrait de l'auteur. Décryvant *"les ombres des arbres s'allongent et devenant tristes"*, le jardinier-narrateur multiplie les narrations et devient le porte-parole d'un roman sublimement beau à la nostalgie dramatique.

Jean-Rémi BARLAND

"Le jardin sur la mer", par Mercé Rodoreda, traduit (magnifiquement) du catalan par Edmond Reillard, Zulma, 250 pages, 21,50 euros



En bref

ALBUMS JEUNESSE

De l'aventure dans ma baignoire

Rien de plus efficace que la sollicitation de l'imaginaire des enfants. C'est ce que fait, avec une grande réussite, l'auteur illustrateur François Collette qui signe *Une aventure de Basile, un cachalot dans la baignoire*. Dans cet album dont le propos et le traitement sont également originaux, il est question d'un enfant qui, entre rêve et réalité, voit son imagination se nourrir de la lecture d'un livre savant sur les grands mammifères marins, pour l'emmener dans une expérience joueuse : à l'heure du bain, un objet se métamorphose et Basile voit surgir des eaux de sa baignoire un marsouin, une orque, un cachalot... La force du dessin de François Collette (qui élève à l'école supérieure d'art de Cambrai a eu comme professeur d'illustration le génial Gilles Bachelet) est d'installer l'aventure au cœur d'une salle de bain : vues du plafond, jeu sur les perspectives, sur les tailles des animaux, sur les couleurs... Tout est fait pour installer l'extraordinaire au cœur du classique rituel du bain. On aime tout particulièrement les expressions du petit Basile qui tente de convaincre son père de la présence d'une orque et d'un cachalot surgis des tranquilles eaux de sa toilette. La fin réserve une surprise aussi joliment illustrée que drôle. *"Une aventure de Basile, un cachalot dans la baignoire"* de François Collette, Seuil Jeunesse, dès 3 ans, 40 pages, 13,90 euros



En balade sur la banquise

Dans cet album, on retrouve un cachalot que croise un manchot devenu soudainement frieux. Lassé par l'immensité que dessine la foule de ses semblables, il rêve d'un cocktail sur la plage et décide d'aller voir ailleurs et le soleil tape fort. Voguant sur l'eau glacée, il découvre un coureur théière orange qu'il transforme en bonnet pour se distinguer en fin de la masse des autres. Mais un manchot en quête d'autre chose peut-il vraiment trouver le bonheur ? Huw Lewis Jones, l'auteur passionné par le Pôle Nord où il passe ses étés, célèbre lui aussi le pouvoir de l'imagination. Et l'illustrateur Ben Sanders construit un univers poétique en jouant sur la reproduction des personnages et sur une palette de couleurs polaires que réchauffe la chaleur d'un orange vif. *"Un froid de manchot"* de Huw Lewis Jones et Ben Sanders, Milan, dès 3 ans, 32 pages, 13,90 euros



LaProvence.

Plein air

Scènes

Cadeaux

Fêtes

Expositions

Gastronomie



TÉLÉCHARGEZ-VOI

LA PROVENCE VOUS OFFRE LE GUIDE DE L'HIVER





« Le Jardin sur la mer », l'insouciance n'a qu'un temps

Un été nonchalant sur la côte, en Catalogne, dans les années 1920, raconté par Mercè Rodoreda

À Bordeaux, on aime bien se souvenir que Mercè Rodoreda (1908-1983) a vécu ici quelques années dans une petite échoppe de la rue Chauffour, où elle avait un atelier de couture. « J'ai une machine et un mannequin et mon désir le plus fervent est de tout voir en flammes. » L'écrivaine, l'une des grandes voix de la littérature catalane, traduite partout dans le monde, gagne alors sa vie en travaillant pour les magasins chics, lit García Márquez et attend son amant.

Zulma publie la première traduction en français de « Le Jardin sur la mer », un pur roman d'atmosphère, fable cruelle et douce où elle met en scène un jeune couple, beau, riche, qui vit sous le regard silencieux du jardinier. Monsieur Francesc et Madame Rosamaria. Un bateau les dépose dans cette belle propriété fleurie pour l'été. Ils viennent de Barcelone. Voilà aussi

la cuisinière Quima, et Miranda, la femme de chambre fluette et sournoise comme un serpent et qui fait des mines à Feliu, le peintre, et se laisse courtiser par Sebastià.

Luxe et désenchantement

Tout le monde observe Monsieur et Madame, la fenêtre de leur chambre mystérieuse, leurs longues promenades au bord de la mer, enlacés. L'air sent les fleurs de magnolias, les œillets d'Inde, les bouquets de muscaris... On croise de beaux personnages comme le fantôme de Cecilia, la femme du jardinier, Eulàlia le feu follet, un brin naïve... De petites choses vont venir ternir ce beau jardin au-dessus de la Méditerranée : des hôtes un peu dérangeants, une maison en construction, là, dans la vue qui porte vers l'horizon. Luxe et désenchantement racontés sur un



Plusieurs romans de Mercè Rodoreda ont été traduits par le Bergeracois Bernard Lesfargues. INSTITUT R. LLULL

ton détaché, évanescent, terriblement sensuel. C'est le poète occitan, le Bergeracois Bernard Lesfargues, qui avait traduit en 1971 pour Gallimard « La Place du diamant », un grand roman d'amour situé à Barcelone pendant la guerre civile espagnole. On attend aujourd'hui une réédition du « Miroir brisé », également traduit par Lesfargues, où Mercè Rodoreda évoque Bordeaux.

Anne Quémeneur

« Le Jardin sur la mer », de Mercè Rodoreda, traduit du catalan par Edmond Raillard, éd. Zulma, 256 p., 21,50 €.

♥ COUP DE CŒUR. «Le Jardin sur la mer». S'ABANDONNER À LA BEAUTÉ.

Ce livre est renversant de beauté. Tellement déstabilisant que l'on en tombe follement amoureux. Le climat catalan invite ici à l'abandon de soi

TOPNATURE BOOKS
MARS 4



LIRE DANS L'APP ↗



LE JARDIN SUR LA MER. Mercè Rodoreda. Traduit du catalan par Edmond Raillard.

Un **choc littéraire**. *Le Jardin sur la mer* est un roman magnifique, ciselé, à la **tonalité de thriller**. Mais l'essentiel est ailleurs. Toujours **ailleurs**. Dans ce récit, ce sont **les fleurs** qui occupent le devant de la scène et qui déploient les situations successives à travers **des phrases pétales**. Personnage principal, **le jardinier voit tout**, sait tout. De ses fleurs, innombrables, connues ou inconnues, émane **un parfum enivrant**, celui de l'attente, du désir : d'une saison nouvelle, du surgissement d'un personnage, du déroulement d'une idylle. Le réel. L'histoire se déploie à l'image de ces fleurs. Elle ne se déroule pas : c'est là que **l'incision de multiples séquences** dans la séquence, sublime construction, prend toute sa dimension littéraire. Dans une abondance de détails, **le suc du récit** s'extrait d'emblée de lui-

même pour **nous ramener sans cesse à l'essentiel**. Déjà, nous sommes pris·es, consentant·es, ébloui·es.

"Je suis allée à la cuisine. Les fenêtres étaient fermées et un bout de soleil, déjà à moitié mort et mis en morceaux par les brins d'herbe, jouait sur les carreaux couleur safran".

Trompettes des anges, roses, glaïeuls, pulmonaires, iris... Sous la plume de l'**immense écrivaine catalane** Mercè Rodoreda, **le tableau se révèle floral**, harmonieux et presque doux, alors que le style, que l'on reçoit comme **une peinture cubiste**, dément à coups de ruptures successives une éventuelle mièvrerie. Étrange voisinage. Des demi-teintes de ces parterres de fleurs soigneusement cultivées, l'intrigue ressort avec d'autant plus de **puissance tragique**. On n'échappe pas au **rythme lent mais implacable** de l'oisiveté et de la fortune mêlées de passion, de l'apparente insouciance des **acteurs d'un drame sous-jacent**. On ne lâche plus le livre, animé·e par une addiction totale à cette **littérature d'une beauté saisissante** que l'on devine traduite avec une élégance exigeante. Dépendant·e corps et âme de l'issue du roman jusqu'à sa dernière ligne, **on ressort lié·e à jamais à ce Jardin sur la mer** que l'on ne finit pas d'arpenter, afin de ressentir encore cette **inspiration définitivement physique**, bien après avoir intégré la géographie de son intrigue.

Éditions Zulma. 256 pages. 21,50 €

La viduité

Le jardin sur la mer Mercè Rodoreda

Derrière la riche domination des fleurs et jardins, de ceux qui l'entretiennent, derrière les fêtes d'étourdissants étés fleurissent les souffrances tues, leurs douleurs sans revanche ; infimes modulations du silence social qu'un jardinier, à l'écart, laisse entendre. Dans une prose d'une délicatesse florale, d'une beauté évanescence, mortifère, Mercè Rodoreda capture ce monde un rien déliquescent, tchékhovien presque, d'où perce l'humilité de l'écoute, la patience de l'entretien, la fragilité de la préservation. Au-delà de son histoire d'amour tragique, de ses ambitions sans rédemption, *Le jardin sur la mer* séduit par la mélancolie dont il orne l'usure du temps. On découvre Mercè Rodoreda avec plaisir, celui des charmes fragiles, de leur dissipation juste avant la disparition. Pour l'entendre, sans doute faut-il rappeler que la publication originale date de 1967, qu'elle se fait en exil, que la fin d'un domaine, d'une époque, ce lieu commun du roman, exprime sans doute, sous Franco, tout autre chose. Au-delà, comme filmait l'autre, du charme discret de la bourgeoisie. Un jardinier, de loin, en contemple les oisives et sporadiques survenues. L'autrice parvient, pourtant, à se déprendre, du stéréotype de la rude sagesse tellurique du jardinier. Une sorte de tendresse qui ne va pas sans maladresse, pudique refus des ragots : une vérité jamais que suggérée. L'éthique de ne pas trop en dire, de n'avoir pas tout à préciser. Une sorte de compréhension distanciée pour la recherche des plaisirs dont on pressent surtout l'émouvante fugacité. Ce narrateur jardinier, a, bien sûr, ses propres deuils, le poids de ses silences doucement se murmure. Cette délicatesse pourtant s'entend nettement, dans une économie de moyen sans excessive condensation. Soutien et sympathie, un regard qui, pour comprendre, tente de ne point trop juger. Les fêtes et les farces, vite, ne suffisent plus. Leur solaire évocation s'ombre toujours du pressage de leur dissipation. Un voisin s'installe, les faux-semblant se dissipent. À petites touches, on est surtout sensible à l'effacement des jours, leur routine et leur perturbation. Ramasser, stocker, les graines, réparer les plantes écrasées, redessiner. Passer l'hiver, « un pied dans l'air, l'autre par terre. » On connaît le théâtre d'ombre des dialectiques maîtres-valets, de tous ce qu'ils et elles savent sur ceux qu'ils servent. Comment on en arrive là, à une si belle villa sur la mer, comment tout semble compromis quand, à côté, une autre plus belle, plus grande, se construit ? La déraison de l'ambition ; le malheur des mariages arrangés. On peut trouver le ressort de l'intrigue un peu gros. Qu'importe car il reste humblement amené, toujours dans la perte, dans ce que le langage cache : des parents qui se plaignent dans un discours décousu, la douleur dans ses mantras. Le soutien assez impuissant que le jardinier offrira au fils du riche voisin envahissant. Le monologue des puissants, leur égotiste indifférence. Des détails qu'il faut mettre en place, leur tension vers le drame. Une barque, rouge, que l'on retrouve. Les saisons se suivent, quand même. On aime la fin du domaine.



Lu pour vous • Les coups de cœur de la librairie La Page suivante (Lyon 6^e)

Béatrice, Caroline et Romane de la Librairie La Page suivante vous donnent leur choix de lecture de la semaine.

► *Le Jardin sur la mer*, Mercè Rodoreda, Éditions Zulma

Un vrai plaisir que ce roman qui, à l'image de son narrateur, jardinier de son état, fourmille d'observations tantôt mélancoliques, tantôt drôles. Par ses yeux, on découvre avec délice les bonheurs et malheurs de la bourgeoisie catalane et de ses domestiques dans l'entre-deux-guerres. À lire pour s'évader !

► *La Nuit ravagée*, Jean-Baptiste Del Amo, Éd. Gallimard

Une maison abandonnée, un groupe d'ados, un mystérieux décès, une odeur entêtante... Avec ce roman empruntant ses codes aux films d'horreur, Del Amo nous pousse dans nos retranchements. Il fait monter l'horreur jusqu'à son paroxysme, dans un final délicieusement terrifiant. Il brasse nos peurs les plus primitives et nos désirs les plus enfouis. Un savant mélange entre Nicolas Mathieu et Stephen King, aussi gore que psychologique.

► *Caballero Bueno*, Thomas Lavachery (texte) et Thomas Gilbert (dessin), Éd. Rue de Sèvre

Un meurtre sur l'île de Pâques, l'enquête piétine... Le président chilien envoie Guillermo Valverde. Inspecteur à l'embonpoint prononcé, sûr de lui mais subtil... Il découvre un contexte tendu entre le gouverneur imbu de son autorité, la compagnie anglaise qui exploite l'île, les autochtones pascuans maintenus dans la pauvreté, parqués derrière des barbelés. Une BD qui réunit tous les ingrédients d'un excellent polar avec, en prime, le trait précis et expressif de Thomas Gilbert.

Librairie La Page suivante, 66, rue Duguesclin, Lyon 6^e.
Tél. 04.37.44.09.13 ; www.lapagesuivante.com



Béatrice, Caroline et Romane.
Photo Librairie La Page suivante



ZÉBULINE LE WEB

Littérature

L'art du jardinier

Luxuriance et souvenirs d'amours adolescentes sont au cœur du jardin sur la mer de Mercè Rodoreda, paru en 1967 et désormais traduit en français



par **Chris Bourgue** 23 juin 2025



Républicaine, **Mercè Rodoreda** (1908-1983) avait fui l'Espagne à la prise de pouvoir par Franco. Son exil dura jusqu'à la mort du dictateur. Depuis son refuge suisse, son pays lui manquait et ses souvenirs ont donné le thème de son roman, paru en 1967. Le cadre : en Catalogne dans une superbe villa sur la mer dans son immense jardin, proche de Barcelone. Le narrateur : un vieux jardinier. L'autrice semble avoir voulu évoquer à travers lui son grand-père qui l'avait initiée à l'amour des fleurs et de la nature dans son enfance.

Ce jardinier est témoin de la vie privée de ses nouveaux employeurs, un jeune couple, et de leurs invités qui se retrouvent en été pour nager, jouer aux cartes, organiser des soirées festives dans le luxe et l'oisiveté. Pendant leur service, les employés observent, saisissent des bribes de conversation des gestes, et les interprètent. Le jardinier, discret, devient parfois confident ; on le visite volontiers, on lui demande son avis – qu'il ne donne pas. Seul dans sa petite maison, il vit avec le souvenir de sa très jeune femme décédée trop tôt et se consacre aux graines, aux fleurs et aux arbres du jardin.

Ça se craquelle

La propriété voisine est rachetée par un homme très riche pour y installer sa fille nouvellement mariée à un homme très grand, très maigre, parfois ténébreux, qui part très souvent en barque, très loin, seul. Il rend aussi souvent visite au narrateur qui l'accueille avec bienveillance. Certains indices, quelques recoupements suggèrent que cet homme et la voisinesse sont connus autrefois. Tout reste dans le secret, les non-dits. Avec beaucoup de délicatesse, Mercè Rodoreda avance dans son récit comme on se promène dans les allées du jardin. Les personnages prennent de l'épaisseur au fur et à mesure des rencontres estivales et nous émeuvent.

CHRIS BOURGUE



Mot-à-Mots

— De la lecture avant toute chose —



AUTEURS EN R

LE JARDIN SUR LA MER – MERCÈ RODOREDÀ

10/03/2025

Quelque part sur la côte catalane, une grande maison et son immense jardin entretenu par le narrateur dont on ne saura jamais le nom.

Il raconte 6 étés et un hiver pendant lesquels s'est joué un drame qui a été étouffé.

Le jardinier raconte, au fil de ses souvenirs, des informations glanées par lui ou la cuisinière Quima originaire du même village, ou des domestiques venues avec la famille.

J'ai eu de la peine pour ce jardinier qui devient le confident de certains pendant quelques temps, en fonction des volontés des gens riches.

J'ai aimé les plantes, les arbres et les fleurs du jardin : le tilleul dont tout le monde veut les feuilles ; le grand eucalyptus devant la maisonnette du narrateur ; les graines sous son lit et les bulbes sur sa table.

J'ai aimé sa nouvelle tapisserie avec des marguerites.

J'ai eu de la peine pour Eugeni, épris de Rosamaria qui s'est marié avec un autre ; de ses parents qui viennent aux nouvelles auprès de son ancienne amour.

J'ai aimé Bellom le voisin qui saute la petite haie de buis pour rendre visite au jardinier ou jouer aux échecs avec Monsieur.

Les tableaux que peignent les amis Eulalia et Eliu ne m'ont pas intéressé, mais **j'ai aimé Sebastia qui a fait venir un lion le temps d'un été.**

Et je n'ai pas compris cette histoire de faire du patin sur la mer...

Un roman sur un homme qui regarde amoureusement pousser ses fleurs, se tenant loin des drames des riches propriétaires.

L'image que je retiendrai :

Celle de la barque rouge repeinte par Eugeni un été.